

Vocabulaire criminologique : non à la torture médiatique !

Xavier Raufer

Sécurité Globale - automne 2018

De façon toujours plus alarmante, les médias-des-milliardaires tordent les mots en tous sens, en usent étourdiment, jusqu'à leur faire perdre toute signification, à mi-voie entre la *novlangue* de George Orwell et le *gloubiboulga* du "dinosaur" Casimir.

Spécialement, le vocabulaire criminologique.

Constamment, ces journalistes et médias édulcorent, affadissent : plus de *criminels* mais des *délinquants*, on ne *vole* plus mais on *dérobe*, on *subtilise* - sans parler de formules alambiquées tirées des *Précieuses ridicules* ou le prisonnier devient une "personne-en-situation-de-privation-de-liberté". Bref, vocabulaire aidant, on noie le poisson criminel dans l'eau tiède du gnan-gnan bienséant, façon Abbé-Pierre-gaga-terminal.

Or bien sûr ces jeux de mots sont lourds de conséquences : car comment examiner, analyser, prévenir ou guérir, ce qu'on ne veut pas ou ne sait pas NOMMER ? En mé-

decine, où la vie humaine est tout autant en jeu qu'en criminologie, ces journalistes oseraient-ils - appeler "panaris" un cancer, ou l'inverse ? Non bien sûr.

Récemment, le terme criminologique soumis à cette bienséante torture est le mot *mafia*. Au quotidien on lit qu'il "y a une *mafia* à Marseille", ou qu'existe une "éco-*mafia*", récemment même, un journal évoquait la "mafia des sardines" ! Se rendent-ils compte, les niais qui torturent ainsi le vocabulaire, qu'AUCUN Etat au monde n'a jamais réussi à anéantir une mafia ? Que ces entités criminelles spécifiques sont au jour d'aujourd'hui INDESTRUCTIBLES ; et que, pour filer la métaphore nosographique, le virus mafieux est bien plus intraitable encore que celui du SIDA ?

Réalisent-ils ces pauvres individus bousculés et uberisés, qu'en rendant anodin et incompréhensible le terme mafia ("mafia des sardines"...), ils jouent le jeu de la mafia ? Déjà les exécutants zélés de milliardaires

69

faisandés, sont-ils conscients d'embrouiller les choses au point d'agrémenter la vie des pires entités criminelles au monde ?

Que ceux que le réel criminel intéresse ou concerne prennent le temps de lire les pages qui suivent. Ils réaliseront qu'une mafia, une vraie, n'a rien à voir avec une banale entité criminelle, bande ou gang.

Petite image pour conclure, à l'usage des médias-des-milliardaires - en espérant qu'ils sortent parfois du *Red Bull* ou du *Coca* : une bande criminelle normale, c'est du beaujolais nouveau et une mafia, du Château Latour 1982. Est-ce clair ?

Ce qu'est VRAIMENT une mafia

(2001-2018)

1. La permanence mafieuse, fruit d'un aveuglement séculaire

70

- Vers 1830, Pietro Calà Ulloa, haut magistrat napolitain en poste en Sicile, décrit ainsi les sociétés secrètes siciliennes : ce sont des « fraternités » ou des « sectes », dirigées par un « capo, ici un propriétaire terrien, là un prêtre... Sociétés criminelles mais pratiquant aussi le trafic d'influence et la médiation sociale. Elles ont des amis dans l'aristocratie et la magistrature, qui les protègent. Ces « fraternités » sont liées entre elles sur le sol sicilien et forment une puissante et secrète toile d'araignée, invisible et pratiquant l'omertà ».

- En avril 1865, le comte Gualtiero, préfet de Palerme et Piémontais, conclut ainsi un rapport à ses autorités : « L'ordre public sicilien est gravement perturbé par une profonde et durable incompréhension entre la région et l'autorité centrale. C'est cela qui permet à cette société criminelle connue

sous le nom de mafia d'être toujours plus audacieuse ».

- En 1874, toujours à Palerme, le préfet Rasponi écrit ceci : « La mafia a infiltré toutes les classes sociales. Les riches l'utilisent pour protéger leurs personnes et leurs biens, ou encore pour maintenir une oppression déclinante. Les classes moyennes ont adopté la mafia et coopèrent avec elle, pour se faire remarquer ou s'enrichir. Enfin, le prolétariat adhère aisément à la mafia par haine de l'autorité gouvernementale et de ses lois. Par des pratiques clandestines, la mafia accorde et reçoit tout à la fois une protection et se renforce à mesure que les gens lui demandent son aide, au lieu de s'adresser aux autorités. La puissance de la mafia est égale dans les villes et dans les campagnes... C'est un pouvoir caché qui fait régner le silence là où un crime a été commis, qui rend les témoins muets, qui terrifie les jurés et s'est placé en position

d'impunité, convaincu qu'il est que la loi ne peut l'atteindre ». Réponse concrète des autorités italiennes : pour l'essentiel, néant. Les décennies passent.

- En 1937, Melchiorre Allegra, médecin de Castelvetro, révèle à la police qu'il appartient à une association criminelle très puissante, comprenant beaucoup de monde de toutes les catégories sociales, y compris les meilleures, et dont les adhérents sont appelés « hommes d'honneur ». Cette association nommée « mafia » est très connue, mais de façon vague car nul, sauf ses adhérents, ne peut en certifier l'existence. Les officiels haussent les épaules. Le rapport de la police est exhumé en janvier 1962 et publié dans le quotidien *L'Ora* de Palerme. Réactions : néant.

- Leonardo Vitale a été initié à 17 ans dans la famille mafieuse d'Alterello di Baida par son oncle, Giovan Battista Vitale, alors chef de la « famille ». Le père de Leonardo, Francesco Paolo Vitale, a dirigé jadis cette même « famille » d'Alterello, à laquelle des Vitale appartiennent depuis 1890. En 1973, en crise de conscience religieuse, Leonardo révèle à la police le rituel, la hiérarchie et la composition de sa famille. Déclaré fou, il passe dix ans entre prison et asile psychiatrique. Libéré en juin 1984, il est fort symboliquement assassiné le jour de Noël de la même année. Côté officiel, nul ne bouge.

Ce qui inquiète le plus le public - et dérange les officiels - ce qu'ils s'efforcent le plus ne pas voir, c'est *l'architecture* de la

mafia. Ses normes, ses rites, son règlement intérieur - finalement, son ordre. Il est tellement plus commode d'imaginer avoir affaire à de simples ruffians, à des gangsters ordinaires. Il est tellement plus rassurant de penser que la mafia a peut-être existé dans un lointain et légendaire passé, mais qu'aujourd'hui elle agonise - voire qu'elle a tout bonnement disparu.

Mais le criminologue ne peut adhérer à cette attitude oublieuse, ni accepter ces discours anesthésiques. Il constate au contraire qu'en l'état actuel des lois nationales et internationales, si des mafieux sont certes arrêtés et condamnés chaque jour dans le monde, les mafias, elles, sont *en tant que telles* indestructibles. Le criminologue constate aussi que cette vitalité durera au moins jusqu'à ce que la Convention de Palerme sur le crime organisé (adoptée en décembre 2000) ait acquis sa pleine efficacité à l'échelle mondiale, c'est à dire pas avant une à deux décennies. Le criminologue explique enfin cette formidable capacité de survie et de régénération de la mafia par... justement ce que le public et les officiels s'efforcent le plus de nier, c'est à dire par la force de ses normes, de ses rites, de ses règlements intérieurs - bref, par l'ordre mafieux.

Ce « codex mafieux » sicilien, nous tentons de le présenter ici, pour la première fois sous une forme raisonnée - en soulignant immédiatement que :

- Ce code est bien sûr incomplet : sa transmission purement orale fait que nul,

- même au sommet de l'organisation, ne le possède ou ne le connaît complètement,
- Il évolue constamment, comme on le verra plus bas. Ce qui est exposé ici représente un forage, une « carotte géologique » prélevée dans les diverses couches de loi mafieuse en vigueur au long des trente dernières années,
 - Nul ne l'observe en tout point et partout, pas plus d'ailleurs que le citoyen honnête ne respecte à la lettre les divers codes en vigueur dans son pays (lesquels, conjugués, interdisent à peu près tout sauf de respirer, et encore, en cas de « pic de pollution »...). Ainsi le repentí Salvatore Contorno dit ironiquement du serment mafieux « il est du genre Dix Commandements... ne pas regarder la femme des autres, toujours dire la vérité »... Comme tout règlement intérieur, celui de la mafia est surtout fait pour rappeler à l'ordre celui qui dépasse les bornes - ou pour abattre celui qui a déplu.

2. La mafia comme archétype, Cosa Nostra de Sicile, aujourd'hui : radiographie d'un ordre

Un monde existe entre une bande criminelle ordinaire (par exemple, celle d'un voyou marseillais, même un poids-lourd du Milieu) et une mafia.

Car une mafia est une *société secrète* et non un *gang*. On n'y rentre pas par copinage, mais par initiation. Voici ce que dit par

exemple de son initiation un « soldat » repentí de la famille mafieuse Colombo (de New York), Michael Franzese. Il s'agit d'une cérémonie lors de laquelle le « novice » est piqué au doigt par son « parrain » ; lorsque coule une goutte de sang, ce dernier avertit « Ceci est un lien de sang. Ton allégeance à *Cosa Nostra* (Notre Chose) est scellée par le sang. Si tu violes ton serment, ton sang coulera ».

A travers les âges et à peu de chose près, de la Sicile aux Etats-Unis, la cérémonie est analogue. Avant qu'elle ne débute, le parrain (ici, Thomas Di Bella, sous-chef des Colombo), instruit Franzese des règles intangibles de la mafia : « *Cosa Nostra* passe en premier, avant tout le monde. Si tu deviens l'un des nôtres, ton père [« Sonny » Franzese, père de Michael, est un *capo mafiosi*] et toi serez égaux. Chez nous, un père n'a nulle priorité sur son fils ; un frère ne passe pas avant l'autre. Nous ne faisons qu'un, unis par le sang. Il n'existe pas de lien plus fort entre les hommes que l'entrée dans notre famille ».

Règles, lois : voilà ce qui différencie une mafia d'une bande criminelle. Ces lois, on les connaît mal. C'est pourquoi, nous débutons en présentant les grandes règles régissant la plus structurée, la plus ancienne (en Europe) la plus célèbre - la plus méconnue aussi : *Cosa Nostra*, la mafia de Sicile.

L'assassinat

La mafia sicilienne tue, parfois beaucoup, mais plutôt en ultime recours, confirmant

ce que dit un directeur adjoint d'Europol des sociétés criminelles en général : *“Les entités criminelles et organisations mafieuses recourent d'abord à la corruption et à l'intimidation, pas à la violence. La corruption et l'intimidation servent contre des individus et des institutions, privées ou publiques. Les entités criminelles n'usent de la violence qu'en dernière instance, car elle les rend visibles, révèle leur nature dangereuse et inquiète l'opinion. Corruption et intimidation permettent en revanche aux criminels d'atteindre leurs objectifs à moindre risque, et savent de l'intérieur les services publics”*.

En tout cas, la mafia ne tue jamais sous le coup d'une émotion ou par hasard. Bien au contraire, sauf rare exception, l'assassinat s'entoure d'un luxe de préalables, de conditions, de règles et de protocoles :

- Pour tout assassinat en Sicile, le consentement du chef du canton territorial (*sur l'architecture mafieuse, voir plus bas “structures”*) où le meurtre est prévu est obligatoire, après préavis ;
- Pour l'assassinat d'un “homme d'honneur”, l'approbation de la commission provinciale est obligatoire, après préavis.

Qui tue ? “Dans une famille de la mafia, tout le monde doit pouvoir commettre un meurtre. Les soldats obéissent volontiers à l'ordre de tuer ; cela accroît leur réputation, accélère leur carrière... Un homme que le sang n'impressionne pas, qui reste calme et froid en ôtant la vie à quelqu'un est tenu en haute considération” (*témoignage du repentino Tommaso Buscetta*). Parfois le *représentant* (chef

de famille en langage mafieux sicilien) met lui-même la main à la pâte si l'affaire est délicate, ou relève de sa responsabilité.

Antonino Calderone (*autre repentino*) narre à ce propos l'anecdote suivante. Vers 1980, Stefano Bontate (chef mafieux de Palerme) arrive en retard à un rendez-vous avec Michele Greco (autre chef mafieux palermitain) et Giuseppe “Pippo” Calderone (chef mafieux de Catane). Bontate se lave les mains, puis s'excuse ainsi “pardonnez mon retard, mais j'ai dû changer une roue et étrangler Stefano Giacomà”.

Comment tue-t-on ? “La victime est d'usage approchée par un ami qui dissipe tous ses soupçons, la tranquillise, la rend accessible et facilite ainsi son élimination”... “Il peut arriver que la famille, à travers le chef de dizaine, informe un soldat qu'il doit tuer un de ses amis. Si le soldat n'a pas le courage d'exécuter physiquement le meurtre, la famille en charge un autre, un compagnon, de tirer, d'étrangler, de poignarder, etc. Mais le premier doit collaborer en aidant le tueur à approcher sa victime sans éveiller les soupçons, par ce qu'ils sont amis justement, en exploitant la confiance créée par la relation d'amitié” (Calderone, Buscetta).

Qui ne doit-on pas tuer ? précision : les règles suivantes sont appliquées depuis le XIX^e siècle, à la fin des années 70 du XX^e siècle, dans la mafia de tradition. Ces règles, les Corléonais les ont bafouées, ce qui a indigné Tommaso Buscetta : “j'ai appartenu à une mafia qui avait des règles, ses

codes d'honneur, qui respectait les femmes, les enfants. C'était une bonne mafia. L'actuelle (celle des Corléonais) a transgressé ces règles. Elle règne par la férocité et la terreur". Mis à part l'épisode dictatorial et sanguinaire de Salvatore "Toto" Riina, *Cosa Nostra* :

- ne tue pas de femmes innocentes (sœurs, épouses, filles, etc. de mafieux condamnés ou assassinés). Les délatrices, oui ;
- ne s'en prend pas aux enfants d'un mafieux condamné ou assassiné ;
- ne s'attaque pas au personnel subalterne de l'Etat (gardiens de prison, policiers, auxiliaires de justice, etc.).

74

Aux Etats-Unis, l'assassinat est aussi un dernier recours. Lisons un expert, *Joey the Hitman*, longtemps tueur à gages au service des "familles" mafieuses de New York : "la violence ? Ca coûte cher. Les tueurs et les gardes du corps sont hors de prix. Donc, la violence ne sert qu'en ultime ressort". Et, comme en Sicile, la mafia italo-américaine évite de mêler les gens à ses règlements de compte : "On laisse les civils tranquilles. On ne s'en prend pas à eux et on ne travaille pas pour leur compte".

Le contrôle social mafieux

La mafia sicilienne est strictement catholique et voue un culte à la chasteté et à la modestie féminine ; elle a même sa sainte patronne : la vierge de l'Annonciation (fêtée le 25 mars) ; même, les mafieux évitent de tuer le vendredi. Dans la mafia, seul le mariage catholique compte ; le divorce

est interdit ; l'initiation dans la "famille" est vécue comme un second baptême et ce lien est indissoluble.

Le mafieux est un "animal territorial" ; enraciné dans sa ville, son quartier, sa rue. Même richissime, il bouge le moins possible. Voici ce que dit Antonino Calderone (à propos de Stefano Bontate, chef de la "famille" de Santa Maria di Gesù et de Salvatore Inzerillo, de celle de Bellolampo) : "Les mafieux palermitains... naissent, vivent et meurent au même endroit. Le quartier est leur vie ; leur famille vit là depuis des générations et ils sont tous parents... ils n'ont pas bougé d'un mètre de leur royaume, où ils sont les maîtres absolus depuis des dizaines et des dizaines d'années".

Les mafieux mènent une existence sociale quasi-endogamique : tous leurs faits, actes, paroles, sont en permanence soumis à un contrôle social rigoureux, pour jauger leur respect du statut d'homme d'honneur. Ce contrôle s'étend aux parents et même aux proches, tous contraints de se conformer aux coutumes mafieuses, mener des vies "irréprochables" (selon le "codex").

La famille (biologique, ou criminelle)

Dans la tradition méditerranéenne, la famille est tout, l'individu, rien. Buscetta s'est donc irrité du libéralisme des fils de vieux mafieux américains comme Carlo Gambino ou Joe Bonanno, parlant encore sicilien : "Fort américanisés, leurs enfants raisonnaient à l'anglo-saxonne, en termes de

droits et de devoirs de l'individu. Ils parlaient sans cesse de "l'individu". C'était presque une obsession. Chez nous en Sicile, cet "individu" n'existe pas. La "famille" prime tout le reste. Même la vraie famille, celle du sang".

Chaque "famille" mafieuse de Sicile est indissociablement liée à une *borgata* (bourgade), un territoire. Là se trouve son terreau, son dense réseau de relations et d'amis. C'est dans sa *borgata* que la famille mafieuse recrute. La famille mafieuse traditionnelle est peu nombreuse : la famille palermitaine de Porta Nuova a en moyenne 25 initiés tout au long du XX^e siècle. Le chef de la famille est son "représentant", un soldat du clan mafieux choisi par ses pairs. Quelle est son autorité ? "elle était acceptée de bon gré, on obéissait à ses ordres sans discuter. Mais ceux-ci devaient découler de principes et consentements mutuels ; ils ne pouvaient être extravagants ou absurdes" (Buscetta).

Si le "représentant" ne peut diriger, l'autorité passe à un "régent", un homme d'honneur qui remplace le chef de famille ou de canton. Ainsi Bernardo "Binnu" Provenzano fut-il nommé "régent" de la famille de Corleone au début 1993, après l'arrestation de "Toto" Riina, avant d'en devenir le "représentant" plein. Aux côtés du "représentant", un conseiller (*consigliere*) et un vice-chef. Les soldats sont organisés en "dizaines" (*decina*), dirigées par un *capodecina* (chef de dizaine).

D'autre part :

- Un Catanais ne peut intégrer une famille de Palerme, et vice versa. Quand un natif de la ville A s'installe dans la ville B, la "famille" de cette ville ne peut initier l'intéressé sans enquête généalogique préalable, puis approbation, de la famille de la ville A.
- Sous peine de mort, une famille, ou l'un de ses soldats, ne peut intervenir ou opérer dans la *borgata* d'une autre famille.
- Une famille comptant des traîtres, ou peu fiable, peut être dissoute pour un temps ou pour de bon, par son autorité directe (chef de canton, représentant provincial). Ainsi, vers 1980, la "famille" de Palerme-Centre est dissoute par la Commission de Palerme. Son "représentant", Angelo La Barbera, est "déposé" (exclu en langage mafieux). Cette *borgata* n'a plus de famille mafieuse. Constitués en *decina* (dizaine), les hommes d'honneur récupérables de la famille abolie sont affectés à une famille contiguë.

Surtout, une famille mafieuse n'est pas un gang ; et un mafieux, tout sauf un bandit banal. Pour preuve, le portrait que dresse Buscetta d'un voyou : "c'était un gangster typique : fanfaron, extraverti, généreux... Il donnait de l'argent à tout le monde, offrait bijoux et voitures comme des cigarettes. Il aimait le luxe, la belle vie et les femmes. C'était un mégalomane : le parfait contraire de l'homme d'honneur, réfléchi et mesuré".

L'homme d'honneur

Il englobe toute la "philosophie" mafieuse. Comme en politique - ou tout groupe humain - la mafia est avant tout les hommes qui la composent. Ici, les hommes d'honneur. On verra plus bas comment ses membres sont recrutés. Voyons maintenant quelles règles de base les mafieux doivent - au péril de leur vie - respecter, comment ils se voient eux-mêmes, quels rapports ils entretiennent avec les affaires, la politique, etc.

Un "règlement intérieur" impératif - Avant tout : un homme d'honneur ne doit révéler à personne sa qualité - sous peine de mort immédiate. Ni à un non-mafieux, bien sûr, ni à un confesseur, ni même à un autre mafieux, s'il ne lui a pas été formellement présenté par un tiers, mafieux connu des deux intéressés et informé de leur commune adhésion à l'honorable société. D'où, en langage mafieux (voir *Omertà*, plus bas) l'expression *Cosa Nostra* ("notre chose") qui dit implicitement - un mafieux n'emploie à aucun prix, le mot *mafia* - que les deux hommes présentés l'un à l'autre "s'intéressent tous deux à notre chose". D'où la phrase de Buscetta : "Après que je lui fus présenté par les maîtres de maison comme homme d'honneur, il commençà à parler".

Ensuite - tout aussi crucial et lourd de conséquences : l'homme d'honneur doit la vérité à ses "collègues" ; il est interdit aux mafieux - sous peine de mort encore - de se mentir entre eux, même lors de discussions d'affaires. D'où une profonde et constante méfiance au sein même l'entité :

la parole d'un homme d'honneur vaut celle d'un collègue, ni plus, ni moins. De cette règle découle l'interdit d'initier un proche d'une victime de *Cosa Nostra*. Ayant droit à la vérité, l'initié nouveau saurait vite le nom du meurtrier de son parent, ce qui déclencherait de meurtrières vendettas dans les familles - ou entre elles.

Bien sûr, rompre *l'omertà* est aussi puni de mort, même des décennies après la sentence, s'il le faut. Cela implique donc que le mafieux n'écrive jamais rien, sous aucun prétexte, sur *Cosa Nostra*. Vers 1970, le jeune et brillant "représentant" de la "famille" palermitaine de l'Acquasanta, Michele Cavataïo discute du redécoupage territorial des *borgata* de Palerme avec des membre de la commission provinciale. Pris par son sujet, il saisit une feuille de papier et, devant ses collègues abasourdis et outrés, il expose son idée en crayonnant un schéma. Condamné à mort par la commission, il est tué peu après. Dans la mafia, on n'écrit jamais rien - du tout. Sont enfin strictement interdits :

- *L'adultère ostensible*. Coureur de jupons, Tommaso Buscetta avoue "j'avais déjà été suspendu six mois [de *Cosa Nostra*] du fait de mes relations extra-conjugales" puis il rappelle la règle : "Pour nous, le choix d'une femme, prise pour épouse et mère de nos enfants, implique de la garder pour toujours... De grands chefs mafieux comme Vincenzo Rimi n'ont jamais trompé leur femme".
- *L'alcoolisme*. "L'ivresse est sévèrement prohibée. Un ivrogne n'a pas de secret et

un mafieux doit en toute occasion conserver le contrôle de soi et être digne. Je n'ai jamais connu, en Sicile ou ailleurs, un homme d'honneur alcoolique". (Buscetta).

- *Le prêt usuraire*, le proxénétisme, activités "deshonorantes".
- *Les enlèvements*, du moins en Sicile. Ailleurs, ils sont tolérés.

Comment se voit un mafieux - Dans l'idéal, *Cosa Nostra* se perçoit comme ordre, règle, droit, justice, une institution "née pour défendre les faibles contre les injustices des puissants et pour affirmer les valeurs de l'amitié, de la famille, du respect de la parole donnée, de la solidarité et de *l'omertà*. En un mot, le sens de l'honneur" (Buscetta).

Maire de Villalba, et colonel honoraire de l'armée américaine, du fait de son rôle-clé lors du débarquement allié en Sicile en 1943, Don Calogero Vizzini fut l'icône de la mafia des années 40. Impuissante - comment poursuivre un ami des libérateurs ? - la justice italienne le soupçonnait de 39 assassinats, 6 tentatives, 36 vols et 63 extorsions. Don Calo mourut dans son lit en juillet 1954. Or pendant toute sa carrière mafieuse - comme nombre de ses collègues - il s'est appliqué à ressembler à un innocent oncle de campagne. Au grand journaliste Indro Montanelli qui l'interviewa au début des années 50, il répondit ainsi : "Je parle peu parce que je connais peu de choses. J'habite un village et ne viens que rarement à Palerme. Je connais peu de monde". Fait-on plus inoffensif ?

Quelle épitaphe lit-on sur la pierre tombale de Calogero Vizzini ? "Défenseur des faibles, ennemi de l'injustice". Sur la tombe de Ciccio Di Cristina, chef de la famille de Riesi, est inscrit (vers 1950) : "Sa mafia n'avait rien à voir avec la délinquance, mais avec le respect de la loi de l'honneur, la défense de tous les droits, la grandeur d'âme". Et que déclare un mafieux d'Agrigente à son juge, en avril 1986 ? "Je suis né et je mourrai mafieux, si par mafia on entend (comme je l'entends moi-même) faire du bien à son prochain, donner à ceux qui sont dans le besoin, trouver un travail à qui est sans emploi".

Cette touchante déclaration illustre la tradition du mafieux - Robin des Bois. Loin-tain héritage historique réel, ou fantasme rétrospectif ? Le mafieux "de tradition" se veut défenseur de la veuve et de l'opprimé, soutien des misérables. Dans les années 20 "Al" Capone faisait déjà fonctionner des Soupes populaires, au frais de la famille mafieuse de Chicago ("*The Outfit*"). 50 ans plus tard, *Joey the Hitman* déclare encore : "Là où règne la mafia, les rues sont sûres pour les honnêtes gens. Même aujourd'hui [*ses confessions remontent à 1973*], on est plus en sûreté à *Little Italy* [quartier italien de New York] que dans les bras de sa maman".

Un mythe tenace puisqu'en janvier 1995, la fédération yakuza N°1 (Yamaguchi-Gumi, 36 300 "soldats" et "cadres") donne au Japon une leçon de charité organisée, après qu'un terrible séisme ait ravagé Kobe :

5 000 morts, 50 000 bâtiments détruits, 300 000 sans-abris. La Yamaguchi-Gumi (dont Kobe est la "capitale") mobilise : sur le champ, ses "soldats" distribuent de l'eau minérale, du pain, du lait, des couches. Les services de l'Etat japonais n'ont réagi qu'une semaine après le désastre...

Homme d'honneur et business - La mafia n'est pas un métier. Tout mafieux a un emploi. Parmi les *capi* mentionnés ici : Luciano Liggio était métayer, Stefano Bontate avait un commerce d'agrumes, Michele Cavataïo dirigeait une PME du bâtiment, Gaetano Badalamenti vendait des fromages de chèvres, Nitto Santapaola était concessionnaire Renault à Catane, etc. S'agissant des affaires, les mafieux ont pleine liberté d'action - dans le cadre du code d'honneur, bien sûr. "*Cosa Nostra* reconnaît sans réserve la liberté à ses associés de conclure des affaires entre eux ou avec des gens extérieurs. On ne peut obliger un homme d'honneur à acheter ou à vendre à qui que ce soit. La libre concurrence est de règle, à condition de ne pas heurter les intérêts établis d'autres hommes d'honneur et de ne pas travailler dans des secteurs "deshonorants" (usure, prostitution)." (Buscetta).

Homme d'honneur et politique - "Le mafieux en tant que tel n'est pas un politique et ne se passionne pas pour la politique. Il n'a pas de couleur et choisit selon les intérêts du moment. Sa seule idée : la sicilianité" (Buscetta). Seule exception à cet opportunisme : la mafia sicilienne craint les

extrêmes et ne soutient jamais communistes ou fascistes.

Homme d'honneur et répression - L'homme d'honneur peut avoir des contacts limités, à distance, avec des policiers ou magistrats - pour les corrompre, "arranger" un procès ou recueillir du renseignement. Aller plus loin dans ces contacts, c'est la mort assurée. L'homme d'honneur ne doit jamais porter plainte auprès de la justice - sauf si on lui vole sa voiture, par souci de sécurité. Car la police trouverait aisément les mafieux d'une ville, en cherchant les victimes d'un vol de véhicule ayant négligé de le signaler aux autorités... Sinon, "Un homme d'honneur n'entre jamais dans les locaux de la police, sauf s'il est arrêté... Un homme d'honneur ne demande justice à personne, moins encore à l'Etat. La justice, on doit savoir se la faire tout seul". (Buscetta).

Pour l'homme d'honneur, l'avocat est sacré. Mafieux ou pas, il est traité avec la même déférence et le même respect que ceux dus à un homme d'honneur. Incarcéré, le mafieux ne s'évade jamais, pour ne pas gêner sa "famille", ni les autres hommes d'honneur détenus ; "les mafiosi sont des prisonniers modèles ; ils observent une discipline de fer" (Buscetta). Mais le "représentant" assiste ses soldats incarcérés, couvre leurs frais en prison, soutient leurs familles s'ils sont dans la gêne.

L'omertà

“Nun sacciu, nun vidi, nun ceru ; e si ceru, dormivu” (Je ne sais rien, je n'ai rien vu, je n'étais même pas là et si j'y étais, je dormais). Dictionnaire sicilien exprimant l'omertà

Le mot *omertà*, comme mafia, est d'origine incertaine ; mais si son étymologie est confuse, son sens est clair. *L'omertà* est bien plus qu'une injonction à se taire, plus qu'une loi du silence ; c'est un art de vivre, une culture - le centre de la vision mafieuse du monde, pétrie de méfiance et de mystère “l'interprétation des signes, des messages est l'une des principales activités de l'homme d'honneur” (Giovanni Falcone).

Comment l'édifice mafieux tient-il debout ? Par la fragmentation obligatoire, systématique et constante de l'information qui irrigue l'honorable société et ne doit jamais, sous peine de mort immédiate, filtrer hors de la mafia. C'est le fait “qu'aucun homme d'honneur ne connaît toute la vérité des faits de Cosa Nostra” (Buscetta). Ou pour citer le juge Falcone “Cosa Nostra est le royaume des discours incomplets”.

Qui dit discours, dit langue. Il y a un langage mafieux. A New York, on appelle *mobspeak* ce dialecte à la fois argot, langage codé et idiome secret. Il s'utilise au téléphone, dans les lieux publics, devant des non-mafieux. Plus de vingt mots ou métaphores du *mobspeak* désignent ainsi l'action de tuer. Aux Etats-Unis, *mobspeak* est en outre fort brutal. En juin 2002, Primo Cassarino est interpellé. Ce “soldat”, et

deux “chefs d'équipe” de la famille Gambino, Peter Gotti et Anthony “Sonny” Ciccone, sont accusés de contrôler le syndicat des dockers de Brooklyn. Lors d'une audience, les procureurs diffusent une écoute téléphonique, où le mafieux menace ainsi une de ses victimes : “Ecoute bien : quand je donne un ordre, putain, t'obéis. J'en ai rien à foutre que ça te plaise ou pas... Si t'es pas heureux, t'as qu'à le dire : je débarque et je te fous par ta putain de fenêtre...”

La langue mafieuse de Sicile est plus riche et subtile. “Ces conversations [entre mafieux] accumulent les phrases à demi-mot, les sous-entendus, allusions, monosyllabes et silences éloquentes. Un langage trouble et prudent, presque codé, destiné à camoufler des activités illégales, mais ne révélant rien” (Le magistrat Ferdinando Imposimato). “Les hommes d'honneur sont peu loquaces. Ils parlent par phrases ramassées, par courtes expressions résumant de longs discours. L'interlocuteur (s'il est perspicace ou lui aussi homme d'honneur) comprend ce que l'on veut dire. Le langage de l'Omertà se fonde sur l'essence des choses. Les hommes d'honneur n'aiment pas les détails...” “Le secret impose de réprimer sa curiosité sur les faits illicites, au sujet desquels il est interdit de poser des questions. Il implique de tenir cachés les réseaux particuliers par lesquels on peut influencer les juges, la police et le monde politique. Cela signifie une mentalité empreinte de discrétion, de silence et de méfiance”. (Buscetta).

Le secret a encore une autre fonction : protéger les innocents et les parents des hommes d'honneur. *Cosa Nostra* ne compte que des hommes d'expérience, souvent d'âge mûr. Les femmes, épouses, enfants et parenté en demeurent exclus, ne doivent pas même comprendre ce que les mafieux se disent entre eux, à la maison.

Exemple concret de "langage *d'Omertà*", lors du premier maxi-procès de Palerme : parmi les inculpés, Luciano Liggio, chef des Corleonais, muet depuis le début des débats. Un jour, devant plus de 400 mafieux, il jette à un magistrat qui l'interroge "Bernardo Provenzano est toujours dans mon cœur". Puis fait silence tout le procès ; il s'abstient notamment de prononcer le nom de Salvatore Riina, alors chef de la "famille" de Corleone. Libres ou détenus, les mafieux ont tous compris le sens de cette brève sentence. Magistrats, policiers et experts se disputent toujours sur ce qu'elle pouvait bien signifier...

Le recrutement

Sans exagération, il est plus aisé d'entrer au Jockey-club que dans la mafia sicilienne. D'abord, les obligations absolues : être sicilien de père et de mère, de sexe masculin et catholique. Ensuite, les interdits formels. Ne sont admis ni :

- les fils de policiers et de magistrats,
- les fils illégitimes, ou de parents divorcés, ou même séparés,
- les fils, ou frères, de femmes "légères",

- les communistes ou fils de militants communistes,
- les homosexuels,
- les fils d'hommes d'honneur tués par la mafia (le vœu de vérité entre hommes d'honneur révélerait le nom de l'assassin de leur père, déclenchant des vendettas).

L'entrée dans la mafia sicilienne se fait jeune (17 ans, parfois) "par l'observation que font les vieux, des meilleurs parmi les jeunes. Les *mafiosi* anciens, amis du père, parents de la mère, suivent les petits, et quelques-uns ressortent du lot" (Buscetta). Dès l'enfance, l'impétrant est subtilement imprégné de "valeurs mafieuses". Le jeune "intéressant" est observé, jaugé longuement par les anciens ; puis abordé prudemment : on lui parle par allusions, sous-entendus et demi-silences : ce mode d'expression typique des mafieux s'appelle "parler *l'omertà*".

Si les réactions de l'intéressé sont positives, commence alors une longue investigation. "Avant d'admettre quelqu'un, nous effectuons des enquêtes remontant à deux générations en arrière, sur les antécédents du candidat, côté hommes et côté femmes" (Buscetta). Durant cet examen de sa famille biologique, le nom de l'impétrant est transmis, pour contre-indications éventuelles (orales bien sûr), aux "représentants" des familles de toute la "province" concernée.

Parmi les motifs de refus :

- disputé avec un homme d'honneur,

- avoir eu une conduite “infamante” (pour un mafieux : avoir porté plainte en justice, avoir dénoncé quelqu’un, etc.),
- être indécis, fourbe, ou affecté d’un autre défaut de caractère,
- moralité incertaine des parents,
- famille biologique ayant subi des torts de la part d’un mafieux.

Si tout est “positif”, l’impétrant est invité à joindre *Cosa Nostra*. D’abord, il est averti que la voie est à sens unique : on entre dans l’honorable société par prestation de serment et l’on n’en sort que mort, ou “déposé” (exclu, et là, l’espérance de vie est courte...).

Durant son initiation, le nouveau se voit édicter le code d’honneur suivant :

- Ne pas courtiser les femmes d’autres hommes d’honneur,
- Ne pas voler, ne pas se livrer au proxénétisme,
- Ne pas tuer d’autres hommes d’honneur, sauf ordre exprès et motivé,
- Ne jamais évoquer *Cosa Nostra* devant des “civils”,
- Ne pas se désigner soi-même comme homme d’honneur, même à d’autres mafieux,
- Respecter l’omertà.

Puis le néophyte subit le rituel d’initiation. Selon un magistrat de Palerme il “est conduit dans un lieu isolé, devant trois “hommes d’honneur” ; le plus âgé de ceux-ci lui dit que “cette chose” sert à protéger les faibles et interdire qu’on les vole. Le néo-

phyte se pique un doigt, fait couler son sang sur l’image d’un saint, qu’il tient en mains lorsqu’elle brûle. Le néophyte doit subir la douleur et jurer : que mon corps brûle comme cette image, si je trahis mon serment. Puis le nouvel homme d’honneur est présenté aux autres membres de la famille, il apprend sa hiérarchie et son règlement”.

Aux Etats-Unis, le rituel est analogue. En mars 2002, mourait (crise cardiaque) le mafieux George Fresolone, “soldat” de la famille de Philadelphie. Lâché par ses frères mafieux durant un séjour en prison, Fresolone informe le FBI vers 1989-90 et enregistre en secret sa propre initiation, devant son chef Nicodemo “Lil Nick” Scarfo. Là encore, le doigt piqué au sang, et le serment : que je brûle en enfer, si je trahis mes amis de la famille.

La première épreuve post-initiation est souvent un meurtre : “tout homme d’honneur débutant doit exécuter sans hésiter la victime désignée en signe de soumission et d’obéissance à l’organisation. Les ordres ne sont jamais discutés”. (Buscetta). Sont dispensés d’assassinat ces entrepreneurs, fonctionnaires, membres des professions libérales ou ecclésiastiques, formant ensemble “la face insoupçonnée de la mafia”. Enfin, on est souvent mafieux de père en fils. Le repentir Leonardo Messina est ainsi un mafieux de la 7^e génération en ligne directe, dans la “famille” de San Cataldo, dont son grand-père fut même le “représentant”.

Les structures mafieuses

D'abord l'essentiel : *Cosa Nostra* est une organisation. Elle se compose de "structures hiérarchiques avec un sommet et un épiscentre à Palerme, siège de l'organe de direction de l'association, dénommé "coupole" ou "commission". Contrairement à une idée reçue, la mafia de l'île n'est pas composée d'associations indépendantes et diversifiées, mais forme bien une organisation qui, même articulée et complexe, n'en a pas moins une unité substantielle" (Acte d'accusation des magistrats au maxi-procès de Palerme, 1986).

Mais l'architecture mafieuse évolue au gré des opportunités économiques et financières, du niveau de la répression et des méthodes de ses chefs (dictatoriale, centralisée, terroriste pour Riina - discrète, plus consensuelle, décentralisée - quasi féodale - pour Provenzano). Le processus décrit ci-dessous correspond donc à des prises de vues successives du "bâtiment mafia", en constante mutation.

À l'échelle sicilienne

L'île de Sicile est nommée la "région" par les mafieux. L'instance suprême mafieuse est la "Commission régionale". L'île est découpée en départements, ou "provinces", certaines plus mafieuses que d'autres. La "province de Palerme" possède ainsi sa "commission provinciale". Participent à cette commission, non des émissaires directs des "familles", mais ceux d'une instance intermédiaire, le canton ou *mandamento*, ras-

semblant trois *borgata* (bourgs) contigus. D'usage, le "représentant" d'un *mandamento* à sa commission provinciale n'est ni le chef d'une des trois familles du canton, ni son *consigliere*, mais un homme d'honneur jouissant de la confiance des *capi* des trois familles en cause.

La Commission régionale

Sur la suggestion de mafieux italo-américains plus organisés, *Cosa Nostra* de Sicile a créé en 1957 une première "commission provinciale" de Palerme. Elle est dissoute en 1963, suite à une violente "guerre inter-mafieuse" et reconstituée en 1970 sous l'autorité du triumvirat Gaetano Badalamenti, Luciano Liggio, Stefano Bontate. La commission régionale (ou interprovinciale) est elle, créée en 1975. A l'origine, c'est une instance collégiale dotée d'un simple secrétaire-coordonateur (lieu et heure des réunions, etc.) ; le cumul des postes chef de famille-membre d'une commission (provinciale ou régionale) y est alors interdit.

Mais à la fin des années 70, lors d'un véritable bain de sang, les Corléonais - que les mafieux de Palerme nomment avec mépris *U Viddanu* (les ploucs, les pèquenots) - prennent le pouvoir dans la province de Palerme, puis à la commission régionale. Ce sont les années-fric, les années-frime de la mafia : les milliards de l'héroïne inondent la Sicile. Les chefs corléonais, Luciano Liggio, puis Toto Riina, sont pris d'un délire d'omnipotence : ils croient pouvoir tout corrompre, tout acheter, tout manipuler - à

Rome ou Palerme. Ou même frapper, par des attentats terroristes, au cœur de l'Etat Italien. Pendant ces presque quinze ans, et jusqu'à sa capture (janvier 1993), Riina dirige d'une main de fer la commission régionale d'où il exerce une véritable dictature sur toute la mafia sicilienne - au mépris de ses traditions bien établies.

Des policiers baptisent alors "coupole" cette instance suprême, comme le dôme sur une cathédrale. Mais l'image est trompeuse, en dehors des années de domination absolue de Riina sur cette coupole, et de celle-ci sur toute la mafia. Car d'usage, la coupole n'est qu'un organe de coordination et d'arbitrage, disposant des seuls pouvoirs que les familles mafieuses - vraies puissances territoriales - veulent bien lui concéder.

Toutes les questions stratégiques pour *Cosa Nostra* relèvent de la commission régionale. Ses décisions sont sans appel et exécutées à tout prix, même des décennies après l'ordre initial. La Commission régionale décide aussi du délicat problème des "transferts" (réorganisation des affiliations aux familles mafieuses). Elle valide enfin toute sanction envers un mafieux, sur une échelle des peines qui ne compte que deux barreaux :

- Le mafieux est "déposé" (exclu). Il ne peut plus approcher aucun membre de *Cosa Nostra*, et nul parmi ceux-ci ne

peut plus lui parler. Seule solution : l'exil.

- Bien plus fréquemment, le mafieux est condamné à mort et abattu.

La Commission de la mafia italo-américaine

"Les grandes décisions au sein de la *Cosa Nostra* sont prises par une commission où siègent les chefs des familles majeures... Entre autres, la commission règle les disputes, régule, facilite et contrôle les relations entre les familles et dans celles-ci ; la commission approuve le recrutement de nouveaux membres et le choix de nouveaux chefs de familles" (U.S. District Court, Northern District of Illinois, 1997). Ainsi, la commission règle les grands arbitrages territoriaux et financiers ; valide le choix de nouveaux "hommes d'honneur" et autorise (ou non) l'assassinat de tout mafieux initié. Dans le langage de *Joey the Hitman* : "c'est un conseil d'administration réuni en cas d'urgence, pour décider de l'élimination d'un type important ou régler un litige territorial". Le FBI de New York croit savoir que la commission (fondée en 1931) se réunit encore parfois, tout ou partie, pour "ouvrir les livres", c'est à dire autoriser et contrôler le recrutement de nouveaux "soldats" dans les cinq familles mafieuses de la ville.

